

Max
Monnehay

Somb



**De l'île de Ré
à La Rochelle**
un thriller implacable

CADRE NOIR
SEUIL

SOMB

DU MÊME AUTEUR

Corpus Christine

Albin Michel, 2006

Géographie de la bêtise

Seuil, 2012

Comment j'ai mis un coup de boule à JoeyStarr

Christophe Lucquin Éditeur, 2013

MAX MONNEHAY

SOMB

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-144599-2

© Éditions du Seuil – mars 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de Sophie Lalanne

Mercredi 21 décembre

L'homme assis face à moi avait l'œil vide, la peau grise et les lobes d'oreilles en escalopes de veau. Les manches de son sweat-shirt gris avaient été découpées très haut, dans le but probable d'exhiber une paire de biceps que deux décennies de pratique quotidienne de la musculation avaient durci façon poutrelles de soutènement. Il faisait à peine quinze degrés dans la cellule, mais il portait un pantalon en fine toile de coton blanc taché ici et là et son front était luisant de sueur. Sur son crâne totalement glabre se reflétaient les néons blancs.

« C'est quand vous voulez, Doc. »

Le « Doc » fut suivi d'un reniflement si puissant que je pus visualiser la trajectoire du mollard à travers la trachée et jusque dans l'estomac. J'attendis la fin du voyage en le fixant droit dans les yeux.

« C'est vous qui avez demandé à me voir, François. »

Une de ses paupières tressauta à l'instant où son prénom franchit mes lèvres. La plupart des détenus possédant un surnom – je n'aurais pas parié un kopeck sur Joe la Brindille concernant celui-ci – et les gardiens se limitant aux patronymes, il m'arrive souvent de rencontrer des hommes

que la simple sonorité de leur prénom suffit à émouvoir. Mais François, ça avait plutôt l'air de le foutre en rogne.

« Vous voulez me dire pourquoi nous sommes là ? » continuai-je.

– Il est en quoi ce pull, Doc ? On dirait une putain de peau de lapin. »

Je jetai un œil à ma manche. C'était le pull noir que Julia m'avait offert à Noël l'année précédente. Je devrais peut-être arrêter de le porter ici. Ce n'était pas la première fois qu'un détenu me posait cette question. Et c'était loin d'être anodin. Même si, dans mon métier, absolument tout est loin d'être anodin.

« En cachemire. Et vous pouvez m'appeler Doc, si vous voulez, mais sachez que je ne suis pas médecin. Je suis psychologue.

– Si vous le dites. »

Ses yeux étaient toujours aussi vides, comme deux terriers inoccupés, laissés à l'abandon. Soudain il tapa sur son crâne avec la pulpe de son index, faisant mine d'être frappé d'une révélation.

« Attendez un peu. C'est votre nana qui vous l'a offert, j'parie. Elle est comment, votre p'tite, dites-moi un peu, Doc. J'parie qu'elle est blonde. »

Je réprimai un sourire. Tentative d'extorsion d'informations pour petit plaisir solitaire nocturne. Typique d'une sexualité frustrée, d'un plaisir fonctionnant en vase clos. Vingt ans d'emprisonnement débouchent rarement sur un résultat différent.

« Et vous, on m'a dit que vous aviez une fiancée, dehors.

– Ouais. Elle s'appelle Vanessa. Elle a vingt-deux ans. Un petit cul à se bouffer la langue. »

Le type à qui est fiancée la très chanceuse et pleine de jugeote Vanessa a cinquante ans. Il y a vingt-huit ans – six ans avant que Vanessa ne pousse son premier cri – François

a violé et découpé en morceaux deux sœurs de quatorze et seize ans. Lorsqu'on l'a arrêté, après deux ans d'une enquête difficile, aux multiples suspects, et à laquelle il n'a pas manqué grand-chose pour qu'il passe entre les mailles du filet, il n'a pas opposé la moindre résistance. Il a même présenté ses poignets aux flics en souriant. Les seuls mots qu'il prononça quand les menottes se refermèrent furent : « Y a le numéro de mon avocat tatoué sur mon cul, si ça vous ennuie pas d'y aller voir, messieurs. »

Ah, Vanessa, Vanessa. Un œdipe non résolu avec papa, et voilà où ça nous mène.

Je tapotai la mine de mon critérium sur la page vierge de mon carnet.

Je ne suis pas un débutant. Je ne suis pas non plus totalement blasé. Mais je savais pourquoi François était assis face à moi, ce jour-là, les coudes sur la table, un léger sourire au coin des lèvres. Il n'était pas venu voir un psy. Ce que j'étais était différent, à ses yeux. J'étais partie prenante d'un plan. J'étais une subdivision d'une stratégie.

Comme la majorité des détenus demandant à être suivis par un psy, François avait une idée derrière la tête qui n'avait rien à voir avec le désir de sonder ce qu'il avait *dans* la tête. François devait passer en commission de remise de peine six mois plus tard.

« Elle compte à quel point pour vous, cette Vanessa ? »

Le sourire en coin s'accroît, et il leva les yeux au ciel. Nouvelle reniflette puissance aspirateur industriel.

« Et vous, Doc, elle compte à quel point, la gonzesse à la peau de lapin ? »

Si je m'étais laissé aller, j'aurais dit, après lecture de son dossier et cinq minutes d'observation, que François est un parfait psychopathe, dépourvu de remords, d'empathie, manipulateur et colérique. Et, si la psychopathie en elle-même

est un sujet fascinant, je ne peux pas franchement dire que je raffole de ses représentants. Pas à cause de ce qu'ils sont capables de faire – on peut perpétrer les actes les plus monstrueux sans être psychopathe, et être psychopathe sans avoir commis le moindre crime. Sans compter que je ne suis pas juge. Mais l'absence de conscience, de morale et du moindre désir de changer induit un constat désespérant pour ma profession : il est des êtres que la psychothérapie ne pourra jamais aider.

« Vous voulez qu'on parle de ce qui vous a amené ici... François ? »

Il planta ses yeux dans les miens. Ils n'étaient plus du tout vides. Une forme de vie s'était imprimée sur la cornée. Quelque chose qui rappelait une flaque d'essence juste avant qu'on y jette une allumette. Si je m'étais laissé aller une deuxième fois, j'aurais dit que François s'est fait pincer pour deux meurtres, mais qu'il en a davantage à son actif. Difficile de chiffrer. Non, ce n'était pas dans ses yeux que je voyais ça. Je ne suis pas devin. Et je m'efforce d'éviter les conclusions hâtives.

François se redressa, croisa les bras : deux jambonneaux dans la vitrine d'une charcuterie.

Ce qui me poussait à croire que François avait quelques casseroles en forme de cadavres au cul, c'est l'expérience. Je travaille depuis dix ans en milieu carcéral, et les détenus savent que je suis prisonnier d'un autre type de menottes.

« C'est mon avocat qui m'a conseillé de vous voir », dit-il. Il se pencha vers moi et une goutte de sueur dégringola de son sourcil pour s'écraser pile au centre de la table. « Il dit que ça pourra m'aider à me tirer d'ici. Alors me voilà. Parce que, Doc, vous pouvez être sûr d'un truc. Je compte bien me tirer d'ici. »

Tiens, en voilà un qui a décidé qu'il était inutile de se donner la peine de simuler. Pendant un instant, un vague espoir s'empara de moi. La dissimulation étant le propre du psychopathe, y avait-il une chance, minuscule mais réelle, que le diagnostic soit erroné ?

« Autant vous dire tout de suite que les psys, j'en ai rien à cirer. Mais vu qu'on va passer un paquet d'heures ensemble, autant qu'on tape un peu la discute, nan ?

– Je suis là pour ça. On peut parler de ce que vous voulez.

– De la pluie et du beau temps ? »

Je levai les yeux vers la minuscule lucarne, dont la vitre poussiéreuse ne laissait passer qu'une lumière sale et pauvre.

« On se les gèle et ils annoncent de la pluie. » Je m'adosai à la chaise et posai les mains à plat sur la table. « Et maintenant on peut parler de vous. De votre vie. De la prison. » Je comptai jusqu'à trois, les yeux dans les siens. « Ou de ce que vous ferez quand vous sortirez d'ici. »

Ses pupilles se dilatèrent brusquement. Une mydriase spontanée étant souvent le signe d'une grande excitation, mon petit espoir de ne pas avoir affaire à un psychopathe disparut aussi vite qu'il était apparu.

« Vous pouvez rien dire à personne, hein ? C'est bien ça le deal, Doc ? »

Je soupirai avant de réciter, d'une manière mécanique qui déplut à mes oreilles :

« Sauf si ce que vous me confiez laisse clairement entendre que quelqu'un est en danger immédiat. Pour le reste, ça m'est interdit, en effet.

– Et vous pouvez pas déblatérer sur moi, comme quoi ce serait une connerie de me laisser sortir ?

– Non. C'est le rôle de l'expert-psychiatre. Tout ce que vous me direz ne sortira pas d'ici et je ne ferai aucune

recommandation. Tout ce que l'on saura, c'est que nous nous sommes vus.

– Rien d'autre ?

– Rien d'autre.

– Cool. Mais je crois que vous allez regretter qu'on parle pas de la pluie et du beau temps, Doc. »

Mes menottes à moi s'appellent le secret médical.

2

Le bruit des portes métalliques qui claquent, les couloirs qui n'en finissent pas, le visage fermé des gardiens ont depuis le premier jour le même effet sur moi : une combinaison assez désopilante d'angoisse et d'ennui.

Je n'ai pas mis plus de quelques jours à comprendre que ce paradoxe était la chose la mieux partagée entre ces murs. Personnel et détenus confondus. C'est un cocktail qui, mal dosé, peut facilement conduire à la violence – contre les autres ou contre soi-même.

À l'accès, j'échangeai mon badge d'identification contre mon passeport et récupérai mon portable et les clés de ma Honda CB 500, garée en épi devant l'entrée de la Caserne.

La Centrale de l'île de Ré est la prison française aux peines les plus longues, avec une moyenne record de dix-huit ans. Un détenu sur dix ne quittera jamais ces murs.

Elle se compose de deux quartiers distincts. La Citadelle – ancienne fortification qui recevait les condamnés aux travaux forcés avant leur transport vers le bagne de Guyane – abrite les détenus les moins dangereux.

Les autres sont réunis dans ce qu'on appelle la Caserne.

J'enfilai mes gants en cuir et mon casque. Il était dix-sept heures, il faisait nuit et j'avais la nausée. Je n'avais qu'une hâte : avaler les quelques kilomètres du pont qui relie l'île

au continent, et rejoindre la pointe du Plomb, au nord, où m'attendait ce qui allait me permettre de chasser cette dernière heure de mes pensées. François était un homme plein d'imagination, et il allait me falloir très vite effacer un certain nombre d'images de mon esprit.

J'aurais pu l'interrompre, le menacer de me tirer, ou me lever et partir sans un mot. Ce n'est pas ainsi que je travaille. J'écoute, j'offre une liberté de parole totale, et ensuite je me démerde. Autrefois, la moitié d'une bouteille de whisky aurait fait l'affaire, mais j'avais trouvé bien plus efficace – et moins destructeur.

Le pont accusait les ralentissements de la fin de journée, et je me faufilai entre les voitures, trop vite, récoltant le coup de klaxon enragé d'une Fiat Punto hors d'âge dont j'avais malencontreusement tutoyé le rétroviseur gauche. Je levai la main en signe d'excuse, et appuyai sur le champignon.

J'arrivai chez moi. Ma maison. Une construction en bois de cent mètres carrés, de plain-pied, dont les larges baies vitrées donnent sur l'océan. La falaise, à cent cinquante mètres, tombe à pic. Plein ouest, jardin sur coucher de soleil. Une merveille dont je ne me lasse pas et que je dois à mes premières années d'exercice, passées à traiter une certaine frange de la population rochelaise luttant contre la dépression ou des désirs inavouables dans des triplex du centre historique ou des demeures d'architecte dans le quartier de Jéricho.

La maison était plongée dans le noir. Je souris. Posai mon casque sur le buffet de l'entrée. Avançai sans bruit.

Julia dormait, allongée dans le canapé Chesterfield en velours bleu. Ses chevilles reposaient sur l'accoudoir, et sa jupe était remontée dans son sommeil, dévoilant haut ses jambes gainées de fins collants noirs. Je m'accroupis face à

elle et lui effleurai la joue du doigt, repoussant une mèche blonde derrière son oreille. Je sentis bientôt sa main se poser sur ma nuque, m'attirer vers elle.

Elle se mit debout et nous nous épluchâmes l'un l'autre, pull, jupe, jean, culotte, sans un mot. Je plaquai ses épaules contre le velours et l'embrassai longuement, les yeux fermés, dans un état de conscience tellement poussé que je percevais nos corps comme les constructions atomiques perpétuellement renouvelées qu'ils étaient, et mes lèvres pinçant le bout durci de son mamelon, ma main se frayant un chemin entre ses cuisses tremblantes, signifiaient que je pouvais désormais oublier sans sombrer.

Mes yeux s'ouvrirent d'un seul coup. Un plaid de laine écrue me couvrait des pieds à la tête. Le grand miroir Art déco chiné avec Julia quelques semaines auparavant me renvoya l'image d'un burrito géant. Je me dégageai avec peine, on m'avait bordé comme un bébé. Comme des bruits me parvenaient de la cuisine, je me levai, enfilai mes vêtements et allai retrouver Julia. La pièce était un chantier. Je n'avais jamais été un maniaque du rangement, mais la première fois que Julia s'était mise aux fourneaux, j'avais cru à un enlèvement, l'endroit ayant tout de la scène de crime. J'avais crié son nom. C'est là qu'elle avait jailli du cellier, un pot de moutarde à la main, les yeux écarquillés.

« Tu vas tenter de nous empoisonner avec quoi, ce soir ? demandai-je en me frottant les paupières.

– Poulet rôti aux champignons.

– Avec quel four ? »

Assise à la table, elle coupait en petits morceaux d'énormes cèpes. Elle fronça le nez et suspendit son geste, le couteau en l'air.

« On n'a pas de four ? Tu plaisantes ?

– Oui. »

Elle m’envoya un morceau de champignon au visage en riant. Cheveux blonds, yeux bleus, d’une couleur chahutée proche de l’hématome, longues jambes, elle aurait parfaitement incarné le cliché scandinave, n’eût été cette peau dorée, hiver comme été, une peau de brune héritée d’une grand-mère hispanique.

« Tu t’es effondré, tout à l’heure. »

J’attrapai un quartier de poire épluchée, dont je me demandai avec inquiétude ce qu’il venait faire dans une recette de poulet aux champignons, et croquai dedans.

« Il y a un nouveau resto de fruits de mer à deux pas. On laisse tout en plan et on file, t’en dis quoi ?

– J’en dis que tu vas manger ce poulet. Point. »

J’eus droit à une tape sur les doigts quand je tentai de faire main basse sur un deuxième quartier de poire.

« Pas touche. »

Boulotter les ingrédients louches pour limiter le désastre était une technique qui ne fonctionnait pas vraiment. Mais je m’acharnais. Question d’autopréservation.

« Journée difficile ? demanda-t-elle.

– Assez, oui. C’est plutôt exténuant de se sentir inutile. Tu sais, cette impression de nager contre le courant et de faire du surplace ?

– Mince, à ce point-là ?

– Non, pire. Emporté par le courant. Drossé contre les roches.

– Noyé ? »

Nos regards se croisèrent. Ses paupières se fermèrent un instant, comme pour me demander pardon. Je lui souris : pardon accordé.

« Ils te manquent, tes patients fortunés ? »

Je ris. Elle leva la tête, amusée, avant de se remettre à massacrer ces pauvres cèpes.

« Tu les résumes un peu vite, remarquai-je.

– Peut-être. Mais ils te manquent ou pas ?

– J'en ai encore quelques-uns.

– Tu ne réponds pas. »

Julia était journaliste. Quand elle plantait ses crocs dans votre mollet, elle ne vous lâchait plus.

« Oui, ils me manquent parfois.

– Mais ?

– Mais je me sens beaucoup plus utile là où je suis. »

Elle soupira.

« C'est quand même étrange, non ? Tu essaies d'aider des gens qui, pour la plupart, n'ont pas du tout envie que tu les aides. Alors que, dehors, tu refuses des patients qui, eux, n'attendent que ça. »

Elle cessa brusquement toute activité. Leva les yeux vers moi. Fronça les sourcils et se mordit un instant la lèvre inférieure.

« Ça ressemble à du masochisme, non ? »

J'aimais Julia de toute mon âme. Sauf lorsqu'elle jouait à ce petit jeu.

« Tu te punis, alors ? reprit-elle. C'est ça ? C'est pour ça que tu travailles avec des meurtriers et des violeurs ?

– T'es plus intelligente que ça, Julia.

– Tu m'insultes, là.

– Et toi tu me prends pour un con. Tu penses que je ne te connais pas ? En jouant les idiots tu crois réussir à me faire parler. Je ne suis pas un sujet que tu interviewes.

– Je sais. Mais je crois que tu devrais parler à quelqu'un.

– Mon analyse, je l'ai faite il y a longtemps.

– Et tu crois vraiment avoir tout réglé ? »

Je me posais la question tous les jours. Et tous les jours j'en arrivais à la même conclusion.

« Non. Et je n'en ai pas l'intention. Pas pour l'instant, du moins. Tu veux savoir pourquoi je préfère passer mon temps avec des criminels qui ne me considèrent que comme un petit bout de leur ticket de sortie ? »

Elle soupira, tapota la lame du petit couteau d'office sur la planche à découper.

« Je sais pourquoi. Je suis une fille intelligente, tu viens de le dire. » Après un silence : « Tu partages quelque chose avec certains d'entre eux. Ce truc qui fait que tu te réveilles encore en hurlant, certaines nuits. »

Je posai ma main sur la sienne. Elle était fraîche et humide.

« T'es une petite maline, c'est entendu. Et ils ont une chance folle de t'avoir, à *Ouest-France*. Mais pour ce qui est de la cuisine... comment te dire...

– Je sais. Mais ça me détend.

– Dans ce cas, je n'ai plus d'arguments. Je marcherai sans trébucher jusqu'à l'échafaud. »

J'ouvris une bouteille de côte-rôtie, remplis deux verres et tirai la chaise à côté d'elle. Son profil m'évoquait ce moment de la journée, l'été, où le monde semble sur le point de fondre. Ses pommettes scintillaient sous la lumière artificielle, semblaient plus douces que du beurre.

Je trempai les lèvres dans le liquide vermillon. Fameux.

« Avec qui vas-tu passer le réveillon ? » demanda-t-elle soudain.

Je la regardai. Elle faisait de son mieux pour ne pas lever les yeux. Je savais où cette conversation allait nous emmener, et c'était un lieu où je n'aimais pas m'aventurer. Encore un, oui.

« Vu que tu m'abandonnes, je vais me prendre une cuite avec le Père Noël.

Sophie Chabanel

La Griffe du chat

Mike Nicol

Power Play

Renaud S. Lyautey

Les Saisons inversées

Joseph Kanon

Moscou 61

Benjamin Myers

Dégradation

Jacky Schwartzmann

Pension complète

Jean-Yves Martinez

Les Enchaînés

Julien Capron

Feux de détresse

Petros Markaris

Trois Jours

Sophie Chabanel

Le Blues du chat

Pierre Gobinet

Nitrox

Maïko Kato

À l'ombre de l'eau

B. Michael Radburn

L'Arbre aux fées

Franz Bartelt

Ah, les braves gens !

Benjamin Myers

Noir comme le jour

Cyril Herry

Nos secrets jamais